



# Académie des sciences d'outre-mer

## *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

***Repenser le colonialisme* / Ann Laura Stoler, Frederick Cooper  
éd. Payot, 2013  
cote : 58.833**

“Ce texte a bouleversé la façon de penser le colonialisme” affirme sans ambages l’éditeur dans sa présentation. C’est peut-être un peu vite dit pour un petit livre d’à peine 100 pages, assorti-il est vrai - d’une énorme bibliographie d’environ 340 ouvrages essentiellement en anglais (sauf 70 en français et quelques uns en néerlandais) relatifs à tous les continents, de Java à Haïti, des Hawaii à Cuba, de l’Algérie à Zanzibar et à l’Afrique du Sud, toutes références encore reprises dans les 35 pages de “notes” à la suite du texte lui-même.

Deux professeurs new-yorkais spécialistes de l’Afrique republient ici, après retouches, ce qui fut seulement leur introduction à un ouvrage collectif publié en 1997 par l’Université de Californie, procédant souvent par de rapides affirmations assez abstraites et probablement victimes çà et là d’une traduction confuse. Que sont en effet, au hasard des pages, les “dirigeants et agents impériaux” ? Les “taxonomies et ingénieries sociales” ? Les “groupes interstitiels” ? L’“altérité inhérente du colonisé” ? Le “pouvoir causal” ? Et les “idiomes de domination universalisants” ?

Les exemples géographiquement précis sont rares, plutôt indiens et indonésiens, mais notons cependant l’évocation des travaux de Georges Balandier ou, bien loin de l’Afrique, du très curieux “culte des cargos” apparu en Mélanésie à l’occasion de la dernière guerre mondiale.

L’apport le plus intéressant de cet ouvrage, c’est de bien montrer que les colonies, souvent voulues par le pouvoir central de l’état colonisateur comme des espaces libres et propices à des “laboratoires de modernité” dans tous les domaines (y compris sexuel, les auteurs insistent abondamment sur ce point) n’ont vraiment jamais pu fonctionner comme tels, tout simplement à cause de l’Autre, le colonisé. Car cet Autre, par définition différent, bien présent et de surcroît chez lui, a toujours cherché et réussi à s’affirmer, à contester, à résister de mille manières, imposant au système dominant, et dans tous les secteurs, souvent en douceur, parfois violemment, des inflexions parfois considérables de ses politiques, les menant même ici et là à l’échec pur et simple. L’action des Vietnamiens à l’occasion de l’Exposition coloniale de 1931 illustre bien la résistance, les “brouillages” et même la “critique frontale” des indigènes contre les enseignements reçus ou les représentations





## Académie des sciences d'outre-mer

officiellement diffusées. Multiples, parfois incohérentes, les actions ambiguës, irréalistes et contre-productives du pouvoir central, ont été dans certains cas annihilées rien que par la subtilité des relations de hiérarchies sociales dans des sociétés coutumières autochtones évidemment peu convertibles (dans les colonies françaises par exemple) à la liberté universelle de 1789. Surprenante mais indéniable, cette distorsion fondamentale est apparue même lorsque le savoir scientifique et politique européen, notamment de gauche, a cru pouvoir lancer des visions coloniales spécifiques généreuses, patiemment élaborées, *a priori* favorables à une évolution égalitaire et fraternelle du système. Mais comment, par exemple, “étudier le colon et le colonisé au sein d’un même champ analytique” pour, logiquement, les classer dans les mêmes catégories socio-économiques et juridiques et accepter de leur conférer les mêmes droits au moment d’éventuelles revendications ? Comment la France a-t-elle traité les anciens combattants de ses troupes coloniales ? Une note de la p. 126 résume bien cette analyse : “*les États coloniaux tentèrent d’imposer des projets hégémoniques - différents modes de normalisation du pouvoir et d’obtention du consentement-, mais la cohérence, la crédibilité, pour ne rien dire du succès, de ces projets restent extrêmement douteux*”. L’Inde britannique de Gandhi, à elle seule, en a fourni de célèbres exemples.

Évidente conclusion : l’État colonial était intrinsèquement contradictoire dans la plupart de ses domaines d’action et donc illusoire, né lui aussi “avec la croix de mort au front”. D’ailleurs, on l’a su très vite car de nombreux travaux d’anthropologues, de géographes et d’autres chercheurs ont de tout temps bousculé et brouillé le tableau colonial officiel, de même que le comportement, notamment sexuel (on y revient encore : érotisme tropical, unions temporaires, abandon des métis...), ou revendicatif de certaines catégories non plus d’indigènes mais des premières élites coloniales civiles et militaires. Poussant d’ailleurs leur raisonnement, les auteurs ont raison d’esquisser une autre évidence encore plus vaste au regard de l’histoire : l’Europe elle-même s’est aussi partiellement construite ou modifiée sous les chocs en retour de ses projets coloniaux. Pour l’illustrer, leur livre s’ouvre sur l’exemple, humble et néanmoins tragique, d’Haïti qui, par sa naissance, n’a cessé d’embarrasser les puissances internationales contraintes assez vite à réexaminer, à rectifier même, leurs positions esclavagistes et commerciales, sans pour autant daigner saluer cette petite nation trouble-fête ni la prendre au sérieux.

**Philippe David**

Les éditions Payot nous avaient déjà donné la traduction française de trois ouvrages de Frédérick Cooper, *L’Afrique depuis 1940 : le colonialisme en question, Théorie, connaissance, histoire, Empires* et *De la Chine ancienne à nos jours*. La petite brochure qui nous est proposée aujourd’hui est la traduction du chapitre introductif de *Tensions of Empire. Colonial cultures in a Bourgeois world*, ouvrage collectif dirigé par Frédérick Cooper et Ann Laura Stoler et publié en 1997 par l’Université de Californie. Son titre original est *Between Metropole and Colony : rethinking a Research Agenda*. Il a été légèrement remanié et la bibliographie a été mise à jour pour ce qui concerne les principaux livres parus en langue française ces dernières années.



## *Académie des sciences d'outre-mer*

« Ce texte a bouleversé la façon de penser le colonialisme » peut-on lire sur la 4<sup>e</sup> de couverture, et cela pour deux raisons que la lecture de ce petit ouvrage illustre de façon convaincante.

La première tient au fait que ces deux historiens de la colonisation proposent une nouvelle heuristique aux études coloniales. Alors que ces études, souvent requalifiées de post-coloniales ont retrouvé la faveur des historiens, le manifeste de ces deux universitaires américains propose un radical élargissement de leur champ, un nouvel horizon, de nouveaux questionnements. « Nous voulons explorer, au sein de l'espace commun mais différencié de l'empire, les hiérarchies de productions, de pouvoirs et de savoirs qui émergent en réaction à l'extension du domaine de la raison universelle, de l'économie de marché et de la citoyenneté » Cette citation donne une idée de la nouveauté du programme et de son intérêt pour aujourd'hui, « lorsque des citoyens de ce que l'on appela autrefois les métropoles et les colonies réinterprètent leurs passés afin de créer leurs avenir. ».

Les titres des six chapitres ne rendent pas compte de la richesse de ces réflexions qui, selon la tradition anglo-saxonne ne sont pas logiquement exposés comme nous avons l'habitude de le faire, mais qui s'organisent autour des thèmes suivants : la différence, le savoir, l'économie, les tensions, la dynamique de l'empire, la post-colonialité.

Un thème court tout au long de l'ouvrage, celui de la ductilité, de la fluidité des catégories que l'historiographie avait l'habitude de tenir pour monolithiques, figées, fermées, tels l'esclavage, l'indigénat, alors qu'ont existé des espaces interstitiels, que se sont produites des hybridations, des métissages, des échanges, des incorporations, des transformations, tel l'embourgeoisement de l'impérialisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, telles des interactions entre colonisateurs et colonisés. Les logiques impériales européennes, étudiées dans la durée, dans leurs relations mutuelles et dans leurs relations avec leurs composantes, États, sociétés, classes, dans les relations entre le domaine colonial et le domaine métropolitain, apparaissent sous un jour nouveau.

La deuxième raison de l'importance de cet ouvrage pour le chercheur en sciences coloniales est qu'il compte 35 pages de références et de notes, ainsi que 32 pages de bibliographie, preuve s'il en était besoin de la connaissance encyclopédique et de la maîtrise qu'ont ses auteurs de leur sujet.

**Michel Levallois**